Tous pour un marabout pour tous

HORIZONS LITTÉRAIRES

à prix populaire! marabout en vente partout

Décomptes

On a attendu huit ans que le plus musclé peut-être de nos romanciers émerge d'une torpeur trop entretenue. D'une jeune femme qui avait signé une émouvante autobiographie, on espérait une deuxième oeuvre aussi sensible. Cet auteur polyvalent et alternatif — une réussite, un échec; des créations, des éructations critiques — à quelle fantaisie allait-il s'embavarder? Résultats: une prose où une invraisemblable gentillesse s'alanguit à côté d'une rugosité fatiguée, des pages à thèse écrites avec une intention un peu simpliste de dépaysement trop volontaire; un réquisitoire de journaliste à la colère suralimentée, et décidé de laisser un monument exclusivement vindicatif contre des pouvoirs.

Journal d'un hobo

de Jean-Jules Richard

Ni le Père Baillargeon ni Guy Sylvestre n'ont accordé à Jean-Jules Richard la moindre mention, dans leurs tableaux de nos lettres. Gérard Tougas lui consacre une page, d'ailleurs fort juste. Le romancier n'est de tout repos ni pour l'esprit bourgeois ni pour l'humanisme traditionnel ni pour le beau style. "Neuf jours de haine" et "Ville rouge", c'était un peu nos "Bagatelles pour un massacre". Mais Céline ne violentait le langage que parce qu'en même temps il le maîtrisait. Dans son "Journal d'un hobo" (1), Richard n'a pas fait la preuve d'une telle domination.

Le sujet du "Journal . . ." est neuf. L'inversion sexuelle a fait enregistrer, chez nous, ses lettres de mécréance. Ici, il s'agit d'inversion double. Celui qui se raconte est hermaphrodite, et, pour corser son originalité (sic), l'auteur l'englue aussi dans les obsessions de l'inceste homosexuel. Vraiment, tout le paquet! Ce caractère lourdement privilégié roule son ambivalence "a mari usque ad mare", de son Acadie natale au Pacifique, en wagon de marchandises, en bagnole, ou à pied, avec les relais des refuges et des maisons closes. Les délicats en prendront pour leur nausée. Mais ceux qui s'attendrissent à la "Divine" de Jean Genêt au "Petit voyou" de Léo Ferré, y sobodoreront de cette poésie que dégagent, dit-on, l'acreté de la sueur, les sommeils sales d'amitiés dérisoires et les alcools frelatés bus les nuits de désespoir stupéfié. Richard chérit, assurément, son personnage. Il ne souhaite pas le proposer tellement comme un symbole d'une revendication que comme un homme chargé de toutes les fatalités. Cet être est pitoyable, et on ne peut pas toujours s'empêcher de l'aimer, parce que lui-même, écartelé aux affres de sa double nature, il voudrait bien donner quelque chose. Hélas! il est condamné aux stérilités. Cette ferveur vouée au froid et à la solitude, Richard l'a bien fait sentir, et avec un lyrisme qui n'est jamais aussi convaincant que lorsqu'il est contenu.

"Mais qu'est-ce que tu vois en moi ?"
"Sais pas. Une espèce de mystère. Taisons-nous, veux-tu ?"
"Pourquoi ?"
"Parce qu'il pleut !"

Mais l'épanchement du narrateur est ordinairement plus volubile. Il s'analyse avec complaisance et dans un langage assez étonnant. Inculte, primitif, il use d'une syntaxe et d'un vocabulaire trop corrects, trop élégants même, qui supposent tant de lectures, tellement de goût qu'on croit entendre un intellectuel raté fleuretant avec des encanaillements. Quand on oublie cette anomalie, on est récompensé par d'exquises efflorescences poétiques. Ce "je" est un faux dur, moins un hobo qu'un pèlerin incessamment aimanté par un absolu qui cherche à lui dire son nom. Mais les limbes qu'il traverse, comme elles sont horribles !

Les infusoires

de Monique Bosco

L'ambition de Monique Bosco est d'instruire un procès, celui de notre "lower middle class" et du climat oppressant où elle essaie en vain d'évacuer ses complexes. Après "Un amour maladroit", "Les infusoires" (2) marquent un temps mort. L'écrivain de combat qu'est Monique Bosco a voulu trop prouver. Et ce n'est pas sa Venise — décor insolite des parlottes de ses personnages — qui corrige l'alitérature de son texte. Toute cette eau, pour justifier le titre, pour opposer la réalité minable à toutes les possibilités du rêve! Monique Bosco affirme qu'il y a une manière spéciale de souffrir, au Canada français. Réussit-elle à nous en persuader? Ce n'est pas faute d'essayer. Ici, l'intelligence étouffe la sensibilité. Trop d'annotations demeurent schématiques, même si elles semblent sourde d'une inquiétude personnelle.

"Il suffirait qu'elle opte contre la réalité, en faveur du rêve, pour être aussitôt comblée. Merveilleuse certitude. Hors d'atteinte. Délivrée de la douleur. Libérée des êtres. Le choc de cette vérité l'atteignit. Il s'était bien passé un miracle, après tout. Un petit miracle à rebours. Au lieu de l'ouvrir au monde de la vie, un autre monde lui était offert. Des paysages, des couleurs, des dessins et des formes, des fleurs, des fruits et des parfums seraient toujours à sa portée. Elle entrevit ce que le futur lui promettait. Des voyages, d'autres dépaysements, des oublis bienfaisants, des déracinements fertiles et féconds".

Roussil-manifeste

commentaires de Claude Jasmin

Ce n'est pas un livre: c'est un ring. Les deux lutteurs bandent ensemble leurs forces en un combat royal contre une même bête à sept têtes. Si les mots ont le pouvoir d'assommer, le tandem va laisser fort amoché le pauvre animal. Tous les coups veulent porter. A supposer qu'on ne se mette point en peine de peser les bien-fondés de ces attaques, la perfomance est amusante.

S'agit-il, entre Jasmin et Roussil d'un dialogue? A peine, puisque chaque question du premier précontient la réponse du second, à la manière du petit catéchisme. Les deux compères étaient d'emblée d'accord. Et pourquoi pas, puisque tout ne va peut-être pas bien, dans le royaume? Du haut en bas de la hiérarchie des préposés à notre épanouissement culturel, personne ne s'en tire indemne. La verve de Jasmin et les grognements d'ours plutôt débonnaire issus de Roussil composent un chassé-croisé éberluant. Mais que ces algarades ne nous donnent pas totalement le change. Sous les accusations percent quelques valeurs. Si l'anonymat des juridictions, les inerties, les lenteurs et autres péchés attribués, par exemple au ministère des Affaires culturelles, ne sauraient être appréciées objectivement par n'importe quel lecteur, il est moins difficile de comprendre les palabres des interlocuteurs sur la liberté de l'artiste, ses droits et sa fonction sociale, et autres clichés. En tout cas, ce livre choc entend faire penser. Il y serait peut-être parvenu avec plus d'efficacité s'il eût été mieux structuré. Comme il s'agissait de violenter l'opinion publique, on ne s'est guère mis en peine de la mesure, et ça ne va pas chercher tellement loin. Le "Refus global" de Borduas — qui se proposait d'ailleurs un autre but — était autrement ambitieux et péremptoire. En comparaison, le "Manifeste Roussil" (3) est pur divertissement de carabin, bavardage.

(1) Edition Parti-pris, Montréal 1965
(2) Editions H.M.H. Montréal 1965
(3) Editions du Jour, Montréal 1965.

Clément Lockquell, é.c. analyse trois oeuvres québécoises

Le théâtre d'Eugene O'Neill

de Eugene O'Neill, L'Arche, Paris, 1965

C'est Eugene O'Neill, l'un des plus célèbres dramaturges du monde, qui a donné au théâtre américain ses lettres de noblesse. Fils d'un fameux acteur romantique, son enfance et sa jeunesse se sont déroulés dans l'atmosphère du théâtre. Vers l'âge de 25 ans, il commença son oeuvre avec Bound East for Cardiff. De 1914 à 1953 il n'écrivit pas moins de trente pièces, dont les plus connues sont celles de la trilogie Mourning Becomes Electra (Le Deuil sied à Electre). Après avoir remporté trois fois le prix Pulitzer et une médaille de l'Institut national des Arts et des Lettres, il reçut en 1936 le prix Nobel de littérature. Il est, après Shakeaspeare, le dramaturge de langue anglaise le plus lu et le plus souvent joué.

Dans cette collection de l'Arche qui réunit le théâtre complet de O'Neill en traduction, ce dixième tome contient les dernières pièces de l'écrivain: Long voyage vers la nuit, Une lune pour les déshérités et Hughie. Selon l'auteur lui-même, Long Day's Journey Into Night fut écrit avec son sang et ses larmes. Sous les traits de James et Mary Tyrone et de leur deux fils, Edmund et Jamis, O'Neill a décrit sa propre famille et lui-même. Le drame s'esquisse lentement à travers un dialogue volontairement obscur et plein de sous-entendus qui laissent parfois deviner la véritable situation psychologique des personnages. James, le père, est un acteur à la retraite, déjà vieux et avare. Mary, le type de la mère aimante, se débat contre son passé et ses obsessions, se drogue pour oublier ses maux et surtout la maladie de son fils Edmund atteint de tuberculose. Elle est aussi affligée par l'inconduite de son second fils, Jamie, alcoolique, coureur de jupons et mauvais acteur de métier. La fin de la pièce n'apporte aucun dénouement. Tous les personnages demeurent comme figés dans leur rôle, incapables d'en sortir ou d'agir pour supprimer leur angoisse individuelle devenue une sorte de terreur collective. Le drame se déroule dans un décor de brume qui semble boucher l'horizon et retenir tout le monde prisonnier. Tous les personnages, comme l'auteur, ne pourront se dégager des ténèbres et arriver à la lumière du jour. A Moon For The Misbegotten est la suite du Long voyage vers la nuit. On ne sort guère des rêves frustrés et des mêmes ombres. Jamie Tyrone, toujours ivrogne, a survécu à ses parents et à son frère. Il a reçu en héritage un domaine agricole que cultive Phil Hogan. La fille de ce dernier, énorme mais assez belle, empêche Tyrone de vendre ses terres à un financier, Harder. Après une nuit d'ivresse où Josie lui a déclaré son amour, Jamie, dégrisé, part au matin pour Broadway rejoindre les filles de vie et recommencer ses nuits dans les coulisses des music-halls. Il y a dans ce drame des scènes qui font penser aux meilleures pièces du répertoire irlandais, de Synge à Brendan Behan.

Hughie est une courte pièce en un acte, la seule qu'ait écrite O'Neill. Un barratineur, Erie Smith, raconte au nouveau gardien de nuit de l'hôtel qu'il habite la vie mirobolante et les réparties salées de l'ancien gardien de nuit, Hughie. Le traducteur a voulu manifestement rendre le langage populaire et familier du personnage. Il a donc farci les répliques de termes qui exigeraient une connaissance avancée de l'argot parisien. On sait peut-être que les bourrins sont des chevaux, mais, pour nous, le terme de slang américain pourrait tout aussi bien se traduire par "jouals".

Clément MOISAN

Terre d'amour et de feu

de Joseph Kessel

Lorsqu'en 1962 l'Académie française admit Joseph Kessel au nombre des "Quarante", plusieurs purent s'étonner de ce que cet honneur venait tardivement à un écrivain de sa trempe. De fait, comment l'Académie eût-elle pu, sans se frustrer elle-même, laisser hors de ses rangs une gloire littéraire qui s'affirmait depuis quarante ans et qu'avait consacrée l'opinion universelle? En élisant Joseph Kessel elle accueillait en lui, outre l'auteur d'une oeuvre imposante d'essayiste et de romancier, un combattant des conflits de 1918 et de 1939 et un héros de cette légion sans armes, mais de première ligne, que forment les correspondants de guerre et les sujets choisis des équipes de l'information mondiale. Attaché comme rédacteur et comme courriériste au "Journal des Débats", c'est à ces titres que Kessel s'est porté avec intrépidité sur la brèche partout où surgissaient des incidents de frontière, des imbroglios diplomatiques, des crises politiques, enfin des événements d'un intérêt et d'une portée exceptionnels. Il a couvert, entre autres, le procès de Nuremberg, les sanglantes disputes d'Extrême Orient, la campagne de Palestine. Par trois fois, en 1925, en 1948 et en 1961, il fut délégué en Israël, soit aux moments de la rentrée des Juifs dans la Terre Promise, de la reconnaissance juridique de l'Etat d'Israël, et du procès d'Adolf Eichmann.

Kessel possédait donc des renseignements de première main pour écrire son récent ouvrage: "Terre d'amour et de feu", tableau en trois volets — les Pionniers, les Guerriers, les Juges, — de l'épopée sioniste. La documentation dont il s'était servi pour informer la Presse française sur la renaissance de la Judée, ne se composait pas que de choses vues, mais bien de choses vécues. "J'ai eu la chance, écrit Kessel, de connaître sous les tentes, dans les baraquements misérables, parmi les champs stériles, sur les chantiers paludéens, les hommes et les femmes de ces années héroïques." Il était là, au siège de Jérusalem, le premier depuis les Croisades. Ses dépêches, il les adressait du Sinai ou des collines qui dominent le lac de Tibériade et le Jourdain. Et c'est de la première travée de la salle d'audiences qu'il observa Eichmann, prisonnier dans sa cage de verre, durant les huit mois que dura son procès, — jugement dernier porté sur le bourreau de six millions de victimes juives. —

Le grand journaliste, le parfait reporter, applique à ce récit son extraordinaire faculté d'observation et de pénétration, son jugement prestes et son sens de l'humain. Mais "Terre d'amour et de feu" est bien plus qu'une chronique. Kessel résume, en philosophe de l'histoire, le destin du peuple juif vécu par douloureuses étapes: l'Exode, l'asservissement, la dispersion, l'oppression, l'expulsion, la tentative d'extermination. En regard, un phénomène de continuité: la persistance de la mystique hébraïque, instrument du retour vers la Terre sacrée et de la réédification prodigieuse d'une nation. Après un détour d'une durée de deux mille ans, ce retour semblerait une sorte de contradiction, de repentir de Dieu, s'il n'était au contraire l'évidence de son dessein providentiel. Du fait même de sa dispersion, les Juifs ont envahi le monde et c'est encore pour eux une miséricorde que d'en avoir été à certains endroits rejetés, puisque ce refus a intensifié leur amour et leur désir de la patrie originelle.

On connaît le talent descriptif de Kessel. Narrée par lui, l'odyssée juive paraît un grand film. La puissance d'évocation est telle que le lecteur a l'impression de devoir s'absenter des lieux, puis-je dire, s'il veut porter attention à l'esthétique de l'écrivain. La courbe de l'ouvrage a été imposée à celui-ci par les événements. Mais la présentation des faits et les commentaires qui les relient ne doivent leur fascination à rien d'autre qu'à sa perspicacité, à son vocabulaire subtil et à sa formidable connaissance de l'histoire et des hommes.

Paulette Smith-Roy
Librairie Plon, Paris, octobre, 1965

Oeuvres spirituelles du père Charles de Foucauld

Cette anthologie spirituelle de 800 pages n'a pas l'aridité d'une somme théologique ni le dépouillement de la **Montée du Carmel.** Charles de Jésus, père de Foucauld, fut avant tout un homme d'action, un pionnier vivant son aventure, qui est celle de Jésus. Il ne s'est pas soucié d'échafauder une doctrine spirituelle, n'ayant pas eu de disciples pendant sa vie, et ce qu'il a écrit n'était pas destiné à la publication. Par son réalisme et son unique souci d'imiter "hic et nunc" le Christ vivant, il se rapproche beaucoup plus de Saint Jean Chrysostome que de Saint Jean de la Croix. Le texte s'en ressent.

Une élévation trop soutenue vers les hauteurs de l'esprit risque de décourager le lecteur d'aujourd'hui. Le Père de Foucauld est bien fait pour séduire ce dernier. Son aventure est celle même de l'âme contemporaine, à la fois inquiète et engagée, incapable de se satisfaire d'un premier choix, et qui livre en termes directs et passionnés les phases de son expérience vécue.

Cette "condition humaine" d'un homme travaillé par la grâce s'exprime à travers une correspondance, un journal et des méditations où l'on sent le parti pris de choisir la révolution intérieure, le risque, le "pas encore fait", afin de racheter l'instant présent par une tension personnelle et volontaire "de toutes ses forces". De la Trappe jusqu'au désert, en passant par Nazareth, cet apôtre insatisfait, à chaque pas, remet tout en question.

Ce n'est pas un auteur qu'il faut chercher ici. Le style du Père de Foucauld ne vaut pas par lui-même: accumulations, énumérations, division de la phrase en trois parties, absence d'images . . .

Mais si l'on veut se passer de l'écrivain, on découvrira un homme revêtu de toute l'humanité possible, à qui rien ne fut étranger. Ce "marcheur de Dieu" ne fut pas un ermite du Sahara enfermé dans la contemplation. On s'aperçoit, à la lecture, qu'il ressemble beaucoup plus au prohète Elie: il n'a pas droit au repos, il faut qu'il choisisse la route dure et longue dont on ne voit pas le terme, il est angoissé du Salut de ce peuple misérable dont il assume les souffrances: esclavage, pauvreté, faim et soif . . .

Les textes présentés sont pour la plupart inédits. Un choix judicieux en a été fait par Denise Barrat. Il s'agit avant tout de pages spirituelles, classées par ordre de thèmes, et non d'après la chronologie. Dans cette critique, pratiquement rien de l'oeuvre géographique ou linguistique n'a été retenu.

On a eu la bonne idée de faire précéder cette anthologie d'une sorte de biographie du Père de Foucauld. En une trentaine de pages, qui vont jeter l'éclairage essentiel sur toute l'oeuvre, le frère Milad Aissa s'est contenté de relier par un texte clair et sobre des extraits de journal et de lettres qui nous renseignent fort à propos sur les différentes étapes de ce **'Voyage du Centurion".**

Dans la présentation des textes, on aurait parfois souhaité, sinon un bref commentaire, du moins quelques notes explicatives. Cela n'infirme en rien la valeur et l'opportunité de cet ouvrage. On a préféré s'effacer, pour laisser voir dans toute sa force ce "fou de Dieu" qu'était Charles de Jésus, père de Foucauld.

Michel Plourde

Dernières parutions

La seconde guerre mondiale

2 volumes par Raymond Cartier. Une coédition Larousse—Paris-Match.

La plupart des grands épisodes de la guerre ont été déjà racontés, parfois dans des livres retentissants, mais LA SECONDE GUERRE MONDIALE, publié sous la direction de Raymond Cartier par la Librairie Larousse en coédition avec Paris-Match, et dont le premier volume (septembre 1939 - septembre 1942), vient de paraître relié, peut être considéré comme l'ouvrage fondamental que l'on attendait depuis vingt ans sur la Guerre 1939-1945.

Le lecteur y trouvera une galerie véridique des principaux personnages tels qu'ils furent, avec leur grandeur et leurs faiblesses; il découvrira l'enchaînement des événements, l'engrenage des causes et des effets par lesquels s'expliquent et s'éclairent toutes les fluctuations de la fortune des armes jusqu'à l'issue finale.

LA SECONDE GUERRE MONDIALE c'est aussi un récit "visuel" — plus de 50 pour cent de l'ouvrage est illustré en noir et en couleurs — avec, à chaque page, des documents saisissants, souvent peu connus, et provenant des grandes agences photographiques internationales et de collections privées.

Nul n'était plus qualifié que Raymond Cartier pour traiter un tel sujet: son style direct, vivant, concret, son art du portrait, celui de situer les faits dans le temps et dans l'espace, font de la SECONDE GUERRE MONDIALE un ouvrage passionnant à lire mais qui respecte scrupuleusement la vérité historique. L'auteur, du reste, le précise lui-même: "L'effort le plus systématique a été tenté pour qu'aucune considération autre que la vérité ne vienne colorer l'exposé d'une tragédie dont il est permis de penser que son retour est inconcevable".

Wagner et l'esprit romantique

Par André Coeuroy.
Gallimard. Collection "Idées". Paris, 1965.

Le Wagnérisme fut non seulement l'expression de l'esprit romantique, mais une philosophie agissante et une machine de guerre. Une guerre engagée bien avant wagner, car Wagner est l'héritier direct des Maîtres Chanteurs du Moyen Age, des écrivains romantiques et des philosophes, Schopenhauer en tête. Une guerre poursuivie après Wagner par le nationalsocialisme.

Wagner n'aimait ni Paris, ni les Français. Pourtant il a provoqué en France de l'admiration et de l'anthousiasme de Gérard de Nerval à Marcel Proust, en passant par Baudelaire. André Coeuroy retrace l'histoire d'une époque capitale dans l'évolution de la pensée et de l'art modrne.